

que cet état de choses continue, l'Europe se trouvera, à la fin de 1866, à posséder pour environ un milliard et demi d'effets américains dont le service des intérêts exigera pour le moins une exportation annuelle de \$90,000,000 de valeur monnayée.

Or, l'argent est autant l'instrument du commerce que la charrue et la herse sont ceux de l'agriculture ; sans argent point d'industrie, et sans industrie point de commerce. C'est donc une nouvelle époque de ruine et de banqueroute qui se prépare pour nos malheureux voisins. Ils pourraient encore, sinon l'éviter, du moins en amoindrir de beaucoup les effets désastreux ; mais ils semblent ne pas s'en douter pour la plupart. Tant il est vrai que l'idée de leur richesse et de leur puissance les a complètement rendus aveugles sur leurs intérêts les plus chers.

Quant à nous, tâchons de profiter d'un exemple aussi salutaire ; et avant de lancer le pays dans l'exécution de rêveries économiques, sachons nous appliquer l'expérience de l'Angleterre d'abord, puis des Etats-Unis dont on étudie si peu l'histoire parmi nous. Si nous voulons avoir tôt ou tard notre indépendance, prenons les moyens de rendre cette indépendance générale ; préparons-nous à nous rendre non-seulement indépendants en politique par l'exercice et l'amour de la justice et des vertus civiles, mais encore indépendants comme travailleurs, en commençant par protéger l'établissement dans le pays de toutes les industries qui lui conviennent. L'indépendance politique est une chimère, si elle n'est accompagnée de l'indépendance industrielle et commerciale : l'une sans l'autre fait les nations faibles et méprisables.

III

Comme on vient de le voir, le libre-échange, c'est-à-dire le résultat matériel de l'annexion, loin d'améliorer la condition de notre commerce et de nos classes ouvrières, aurait donc pour effet de l'aggraver, puisque nous serions inondés des produits fabriqués dans les Etats voisins ; que comme l'Ouest, nous en serions réduits à notre culture, à nos mines et à nos bois ; que notre industrie serait paralysée ; que l'argent, à peine touché par nos cultivateurs, devrait le quitter aussitôt avant d'avoir fructifié ; que le surplus de bras que nous employons aux travaux de la terre s'écoulerait encore plus complètement que par le passé vers les parties de l'Union mieux équilibrées et plus riches par leur climat, leur agriculture et leurs manufactures.